UNIVERSITÉ DE FRANCE.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

LES

ANABAPTISTES A STRASBOURG

AU TEMPS DE LA RÉFORMATION.

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG

ET PUBLIQUEMENT SOUTENUE

LE JUIN 1860, A HEURES DU SOIR,

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE,

PAR

LOUIS HAUTH.

de Saar-Union.

STRASBOURG,

IMPRIMERIE DE VEUVE BERGER-LEVRAULT, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE.

1860.

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41547023_0064

A MES CHERS FRÈRES ET SŒURS, BEAUX-FRÈRES ET BELLES-SŒURS.

A MA CHÈRE TANTE

VEUVE WACK, DE STRASBOURG.

A MON AMI

LOUIS SCHALLER, DE WISSEMBOURG.

L. HAUTH.

ACADÉMIE DE STRASBOURG.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE

DE LA CONFESSION D'AUGSBOURG.

M. BRUCH ✻, Doyen de la Faculté.

MM. BRUCH ✻,
RICHARD,
FRITZ,
JUNG ✻,
REUSS,
SCHMIDT,
} Professeurs.

M. SCHMIDT, Président de la soutenance.

MM. SCHMIDT,
REUSS,
RICHARD,
} Examinateurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières au candidat.

LES

ANABAPTISTES A STRASBOURG

AU TEMPS DE LA RÉFORMATION.

M. Rœhrich a publié au commencement de cette année, dans la *Zeitschrift für die historische Theologie*, une série d'actes contenant l'histoire des anabaptistes à Strasbourg, de 1527 à 1543. Quelques-uns de ces documents étaient encore inédits.

Cette période de la réformation à Strasbourg ne manque pas d'intérêt : c'est un résumé de l'anabaptisme tout entier ; tous les partis y sont représentés, et ni l'originalité du caractère, ni l'originalité des doctrines ne font défaut aux représentants de chaque nuance.

C'est ce qui nous a engagé à nous arrêter un peu sur ces curieux documents. Comme fait historique, nous raconterons les différentes destinées de l'anabaptisme à Strasbourg ; comme doctrine, nous y verrons l'anabaptisme en général, qu'on peut étudier à Strasbourg d'aussi près qu'à Munster. Ce sujet nous fournit donc un double intérêt ; intérêt local se rattachant à l'histoire de Strasbourg ; intérêt scientifique se rattachant à une secte

dont les singulières aberrations et le fanatisme exalté ont failli étouffer la réformation dans son germe. Nous n'avons pas cru devoir consulter d'autres sources que celles qui sont contenues dans les 38 actes publiés par M. Rœhrich. Ils fournissent une matière amplement riche et vaste, et possèdent un caractère d'authenticité et d'immédiateté qui rend d'autres sources au moins inutiles.

Nous nous bornerons dans nos citations à indiquer le numéro de l'acte où nous avons puisé les faits dont nous parlerons.

Quant au plan que nous nous proposons de suivre, le voici : nous dirons dans une petite introduction historique les causes qui ont amené les anabaptistes à Strasbourg ; puis, après avoir jeté un coup d'œil sur les doctrines de la secte en général, nous exposerons son histoire en nous bornant aux individualités les plus marquantes.

INTRODUCTION.

Les anabaptistes sont en grande partie des étrangers qui viennent chercher à Strasbourg un refuge contre la persécution. Les bouleversements causés en Allemagne par la guerre des paysans et les anabaptistes, avaient inspiré aux populations une profonde horreur pour cette secte. Les partisans de ces idées subversives se virent chassés de partout et durent fuir loin des premiers théâtres de leurs méfaits. La ville de Strasbourg donnait asile et protection à tous ceux qui lui juraient fidélité et promettaient d'observer ses lois. Aussi dès l'année 1526, les anabaptistes commencèrent à se retirer à Strasbourg.

Quelle qu'ait été la tolérance de cette ville, les anabaptistes qui y vinrent dans l'espoir ou dans l'intention d'y répandre leurs doctrines, devaient y rencontrer plus d'un obstacle. Déjà en 1526 le conseil avait lancé un mandat contre les blasphémateurs (act. II), et l'année suivante un artisan, Thomas Salzmann, était condamné à mort pour avoir rejeté l'autorité du Nouveau-Testament et pour avoir nommé Jésus-Christ le faux prophète qui avait séduit le monde et mérité la mort sur la croix (III). Il est vrai que deux fois la ville lui avait fait grâce à cause de son repentir, mais c'était néanmoins un exemple terrible pour ceux qui venaient à Strasbourg avec des doctrines bien autrement blasphématoires que celles de Thomas Salzmann.

Les mesures de rigueur ne se firent pas attendre. Déjà le 27 juillet 1527, le conseil lançait un mandat contre les anabaptistes (VI), dans lequel il interdisait tout rapport avec les anabaptistes et leurs partisans et menaçait de punitions ceux des habitants qui se permettraient de les recevoir, loger et héberger. Cependant l'exécution de ce mandat ne fut pas sévère. Au mois de décembre 1527 (V) le conseil de la ville d'Augsbourg demande avec étonnement au conseil de Strasbourg pourquoi il avait fait élargir les anabaptistes emprisonnés en vertu du mandat.

Aussi en 1528, lorsqu'à la diète d'Augsbourg l'alliance souabe ordonna à ses représentants de faire arrêter tous ceux qui étaient accusés ou soupçonnés d'anabaptisme et de les faire mettre à mort, les anabaptistes fugitifs accoururent-ils en plus grand nombre encore de la Bavière, du Wurtemberg et des provinces autrichiennes (page 5). C'est surtout alors qu'arrivèrent à Strasbourg les anabaptistes les plus dangereux et les plus exaltés. Le magistrat fut forcé d'ouvrir les yeux sur les conséquences de leurs doctrines, de leur système politique et de leur exaltation; les avertissements du dehors ne manquèrent pas; néanmoins à partir de 1529, l'anabaptisme n'est plus considéré que comme une simple affaire de police.

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL

SUR LES DOCTRINES DES ANABAPTISTES

A STRASBOURG.

La réformation a eu un double caractère; chez Luther, Mélanchthon, Calvin, Œcolampade, Bucer, elle a eu un caractère éminemment pratique et a porté sur un seul dogme fondamental, le dogme de la rédemption. Le principe que Luther apportait, n'était pas le principe du libre examen; ce n'est pas non plus dans les saintes Écritures qu'il a pris son point de départ, il est parti de la doctrine augustinienne de la grâce. Il est inutile d'alléguer des preuves pour ces faits généralement connus. Quelque modérées qu'aient été les premières réformes, elles répandirent partout des idées d'indépendance que ne pouvaient satisfaire le dogmatisme que la réformation substitua à l'autorité romaine. Une émancipation plus complète devint le rêve de quelques esprits turbulents; de là de nouvelles sectes, dont la première fut celle des anabaptistes, sectes indépendantes avant tout, qui se faisaient gloire de ne dépendre ni de Luther, ni de Calvin, ni de Rome, et qui prirent pour base unique l'Écriture-Sainte.

Ces sectes se formèrent dans les classes les moins élevées de la société, qui, quoique restées étrangères par leur éducation aux idées et aux questions les plus

agitées de cette époque, voulaient aussi avoir leur part dans le mouvement réformateur et ne comprenaient dans l'appel de Luther à une nouvelle religion, qu'un appel à l'indépendance et à l'émancipation.

En même temps d'autres esprits plus aventureux, formés à l'école de la renaissance, luttaient au nom du néoplatonisme de l'école d'Alexandrie contre le scolasticisme et le catholicisme romain, couraient l'Europe pour y répandre des systèmes panthéistes affublés d'une terminologie théologique et détruisaient tout sous prétexte de tout réformer; bien que l'influence d'un Jordano Bruno et d'un Servet ait été assez faible sur les masses, leurs systèmes laissèrent quelques traces, et par une singulière inconséquence, comme on en retrouve du reste assez fréquemment chez la foule, la secte qui s'appuyait le plus sur la Bible, fut aussi celle qui s'incorpora le plus d'éléments de ces hardis novateurs; l'anabaptisme montra le singulier spectacle d'une secte qui se tient le plus serrée à la lettre des Écritures et qui trouve place en son sein pour les spéculations les plus extravagantes.

Ce qui résulta de cet esprit excessif d'indépendance et ce qui frappe surtout quand on étudie ces doctrines, c'est la divergence qu'on y rencontre.

Les mandats contre les anabaptistes (XXXI, XXXII) font déjà remarquer que la secte, quoiqu'ayant une certaine unité, se sépare en une foule de systèmes particuliers. Cela est si vrai qu'à première vue on s'étonne qu'on puisse réunir sous une même dénomination toutes ces individualités profondément distinctes. Il y a une différence si prononcée entre un Sattler, un Ziegler et

un Melchior Hoffmann, qu'il semble paradoxal de les réunir sous le même nom d'anabaptistes; il est vrai qu'ils avaient tous ceci de commun qu'ils rejetaient le baptême des enfants (XXXI) et qu'ils donnaient tous à ceux chez lesquels ils trouvaient la foi, un nouveau baptême qui seul pouvait les sauver; mais ce point de contact n'est pas assez profond. Comme c'était là le fait le plus extérieur et le plus évident de leurs doctrines, il n'est pas étonnant qu'ils en aient pris leur nom; mais ce nom est loin d'expliquer ce qu'ils étaient réellement et surtout de pouvoir réunir en un seul corps, en une seule secte tous ceux qui l'ont porté.

En étudiant l'un après l'autre tous ces systèmes bizarres qu'ils ont cherché à répandre, on découvre assez facilement un principe placé à l'origine même de la secte; ce principe, Capiton l'a déjà placé à la tête de la critique qu'il fit des anabaptistes: *Anabaptistas errare graviter puto litteræ quam spirituî addictiores.....* (IX). Ce principe, c'est qu'ils se tiennent à la lettre (IV, Sattler; XVII, Marpeck; Melchior Hoffmann, XXII, etc.). C'est à cette interprétation que se rattachent tous leurs systèmes.

Cet attachement à la lettre se montre dans les points saillants de leurs doctrines: rejet du baptême des enfants: il n'en est pas question dans le Nouveau-Testament; importance exagérée du baptême: celui qui croira et sera baptisé sera sauvé (Marc 16, 16); rejet du serment: mais moi je vous dis ne jurez point (Matth. 5, 34); refus de porter les armes, de s'en servir contre l'ennemi: tu ne tueras point. Mais le baptême est le seul point sur lequel tous fussent d'accord. Quelques-

uns prêtent serment (Conrad de Bühel et autres, XXVIII). Il y avait même une secte, les *Schwerdtler*, qui portaient les armes et prêtaient serment. (XXVI.)

Le baptême est donc pour eux le seul point sur lequel ils soient d'accord; pour eux c'est le complément de la foi; il n'a pas les vertus purificative et préventive qu'on lui attribuait à cette époque; il est destiné à retenir la foi dans le cœur du croyant, comme le tonneau est destiné à retenir et à conserver le vin; c'est le sceau dont sont marqués les vrais enfants de Dieu; la foi est donc nécessaire avant le baptême: on ne peut donc baptiser un enfant qui vient de naître, parce qu'on ignore encore s'il sera Esaü ou Jacob.

L'anabaptisme n'eut pas à Strasbourg de développement organique. Des sectaires étrangers y arrivaient l'un après l'autre sans se connaître; tous ces systèmes sont seulement juxtaposés et ne se touchent qu'aux deux extrémités : le principe de l'interprétation littérale et le dogme du baptême.

Ce principe de l'interprétation littérale se développa différemment et eut des applications différentes chez chaque individu. Pour les uns il s'appliqua de préférence aux passages où Christ promet à ses disciples les lumières du Saint-Esprit; ceux-là se servirent avec une singulière inconséquence de l'Écriture pour détruire l'Écriture et la remplacer par l'illumination intérieure; ce furent les prophètes et les fanatiques de la secte. Cette substitution de l'illumination intérieure à l'Écriture les lança dans de singulières aberrations; il en résulta des spéculations où l'imagination avait le plus grand rôle, et où ni la science, ni la logique, ni de

sévères habitudes de l'esprit ne venaient contre-balancer son influence; ils nièrent ainsi le péché originel, la double nature du Christ, presque tous les dogmes du christianisme et construisirent sur ces débris les systèmes les plus bizarres. Ce fait se retrouve en germe même chez les anabaptistes les plus modérés (VII).

Chez d'autres ce principe s'appliqua à la notion du *royaume de Dieu;* de là leurs tendances politiques; de là la tentative de la réalisation de ce *royaume* qu'ils firent à Munster; de là les plus fanatiques ne virent dans l'autorité temporelle qu'un pis-aller qui n'est bon que pour ceux qui ne font pas partie du royaume de Christ (XVII).

Quelques-uns nourrissaient même le projet d'établir à Strasbourg une Jérusalem céleste. Les magistrats, dans leurs mandats, font de cette considération un motif de sévir contre eux.

Cet élément se trouva aussi en germe chez les plus modérés. A une époque où le magistrat se croyait appelé à maintenir la saine doctrine et à préserver activement ses sujets de l'erreur, toute hérésie était un fait politique. Dans le commencement de chaque mandat contre les anabaptistes le magistrat revendique cette surveillance des doctrines et a souci du salut de ses sujets. Les plus modérés disent que le magistrat n'a rien à voir dans les consciences (Pilgram Marpeck, XVII, Clément Ziegler, XXI, etc.). Du reste, le refus de prêter serment, de porter les armes, les réunions secrètes avaient aussi leur caractère de résistance politique. Aussi voyons-nous que toutes les fois que des anabaptistes sont cités devant un tribunal, c'est pour répondre

à des accusations de cette nature: refus de serment; refus de porter les armes; rejet du baptême; quelques-uns pour avoir nié l'enfer et les peines éternelles; d'autres pour avoir assisté à des réunions secrètes.

Il est donc difficile de classer les anabaptistes en catégories nettement tranchées. Nous trouvons partout les mêmes éléments ou en germe ou en plein développement; il n'y a guère qu'une différence du plus au moins.

Dans l'acte XXI un anabaptiste, Schlegel, donne lui-même une division; il indique trois classes: les *Schwerdtler*, qui portent armes et prêtent serment; les *Sabbather*, qui réinstituent le Sabbath; et les *Munsterschen*, qui se rattachent de plus près aux doctrines et aux espérances des anabaptistes de Munster.

Cette division ne convient pas aux anabaptistes de Strasbourg; il est vrai que quelques-uns prêtaient serment, mais les actes ne disent pas qu'ils aient consenti à porter les armes ou du moins à s'en servir. Il n'est pas question non plus que quelques sectaires soient revenus à l'ancien Sabbath.

La division adoptée par M. Rœhrich paraît plus convenable; elle repose sur le caractère des individus, plutôt que sur leurs doctrines, et distingue aussi trois classes: les anabaptistes modérés, les anabaptistes spéculatifs et les anabaptistes fanatiques ou prophétiques, termes indiquant chacun dans quelle mesure ils ont appliqué leurs principes.

Nous allons essayer de passer succinctement en revue les individualités les plus marquantes de chacune des trois classes.

Les anabaptistes modérés.

Ils sont pour la plupart laïques et artisans; attachés à la lettre des Saintes Écritures, niant la nécessité du baptême des enfants, refusant de prêter serment à l'autorité qu'ils considèrent comme une espèce de frein pour ceux qui n'étaient pas encore dirigés par l'esprit du Seigneur, refusant également de porter les armes, ou du moins de tuer si on entrait en campagne, ayant un certain faible pour les réunions secrètes, qui ont toujours du charme pour les esprits aventureux.

Ils se distinguaient par leur zèle pour leurs doctrines, leur moralité, leur sincérité. L'un d'eux, Albert Wanner, chassé de Schlestadt pour avoir écrit des livres anonymes, se réfugia à Benfeld; il fut scandalisé par la conduite des pasteurs de cet endroit « qui, dit-il, prêchaient le matin d'après les Saintes Écritures, et le soir allaient s'amuser et danser à l'auberge du Roi et de la Massue. » C'est alors qu'il se fit anabaptiste.

Capiton avoue qu'il reconnaît dans la plupart une véritable crainte du Seigneur, un zèle et un dévouement pour leurs doctrines, qui n'ont rien d'hypocrite (IX). « Ces pauvres gens me font mal au cœur, dit-il dans une lettre à Nicolas Knibis, car il y a réellement en eux du zèle pour la gloire de Dieu (X).

C'étaient, du reste, des gens très-inoffensifs, et la ville de Strasbourg avait si peu de soucis d'eux, que beaucoup de ces sectaires que le conseil avait bannis revinrent à Strasbourg sans que le conseil s'en inquiétât.

Il y a parmi eux peu d'individualités marquantes, quand on a cité Michel Sattler, ancien moine de Stauffen

en Suisse, Pilgram Marpeck, du Tyrol, mécanicien distingué, qui a rendu d'immenses services à la population de Strasbourg, en faisant arriver par la Kintzig le bois de la Forêt-Noire; Fridolin Meyer, *notarius contractuum;* les autres noms qu'on rencontre dans l'acte VII, Mathis Iller, Albert Wanner, Michel Eckert, Lucas Hackfurth, Jean Schwebel, Paul Wolzius, ami d'Érasme et ancien abbé de Honcourt, qui abandonna l'anabaptisme à cause des opinions de certaines sectes sur la Sainte-Cène, ne représentent que des disciples qui n'ont aucune influence et ne figurent que comme accusés.

Les véritables représentants du parti sont Sattler et Marpeck.

Le premier était un homme plein de cœur, que nous connaissons par une lettre à Capiton et Bucer, qui contient une espèce de confession de foi qu'auraient signée Luther et Calvin, car il n'attache pas au baptême lui-même une importance plus grande que les deux réformateurs.

Poursuivi néanmoins pour ses opinions, il trouva un asile chez Capiton; mais bientôt après il mourut dans le Wurtemberg sous la main du bourreau.

Marpeck, homme énergique et honorable, chef du parti, attira l'attention sur lui par deux pamphlets contenant les doctrines des anabaptistes (XVII), censurés en 1531. La même année, après une discussion publique avec les pasteurs de Strasbourg, il fut exclu de la ville, qu'il quitta en laissant au conseil de la ville une lettre pleine de soumission et d'humilité chrétienne, dans laquelle il revendique pour tous la liberté de conscience et attribue à Dieu seul le droit de juger les con-

sciences. Il remercie Dieu d'avoir préservé jusque-là la ville de Strasbourg de verser le sang pour affaires religieuses. Il semble n'avoir pas encore perdu tout espoir de faire prévaloir ses doctrines. Il mourut peu après à Augsbourg. Ces anabaptistes eurent beaucoup de partisans à Strasbourg. On ne comprendrait guère les rigueurs dont ils furent l'objet, si l'on ne se rappelait la fièvre dogmatique de cette époque et si l'on ne songeait que par le refus de prêter serment et de porter les armes, ces sectaires touchaient de trop près à la politique pour ne pas paraître dangereux.

Les anabaptistes spéculatifs.

Cette classe se compose de personnages appartenant à la classe instruite et lettrée. Dès 1529 les anabaptistes se trouvent entraînés sur la pente de la spéculation, obéissant probablement à d'anciennes habitudes d'esprit ou cédant à l'exemple donné par les philosophes panthéistes du 16e siècle.

Non contents de s'en tenir au baptême, ils visent à une révision fondamentale des principes du christianisme et mettent en question les vérités fondamentales de l'Évangile; ce qui prédomine chez eux ce sont les éléments mystique, panthéiste et . tionaliste; l'idée d'une révélation intime les conduit à la négation du christianisme positif, et s'ils ne sont pas encore prophètes, c'est que le bon sens contre-balance encore l'exaltation chez eux.

Nous avons dit que ce sont en grande partie des hommes lettrés; nous y rencontrons, en effet, Martin

Cellarius, ancien professeur à Wittenberg; J. Denk, ancien recteur de l'université de Nuremberg; Jacques Kautz, prédicateur à Worms; Reublin, vicaire à Zurich; Otto Brunfels, médecin; Eppendorf, traducteur de divers auteurs latins; Jacques Vielfeld, qui publia une traduction allemande de Michée; Bünderlin, dont un ouvrage fut condamné par la censure; et à côté de tous ces gens cultivés le jardinier Ziegler, type de la classe tout entière, représentant le plus complet du parti. Après Ziegler les plus importants sont Kautz et Reublin.

Ces derniers comparurent le 9 juin 1529 devant le conseil de Strasbourg, accusés de répandre les doctrines anabaptistes et d'avoir dit que les prédicateurs de Strasbourg sont des gens incapables, bons à détruire plutôt qu'à édifier. Ils acceptèrent les deux accusations et cherchèrent à les justifier (XII). Jusqu'ici ils avouent qu'ils avaient vécu comme des païens, mais que, par sa grâce et l'influence de sa Parole, Dieu les a délivrés du diable; que le baptême d'eau, suivi immédiatement de ses effets, les a incorporés à l'Église de Christ, et qu'alors, voulant faire partager aux autres la félicité dont ils jouissaient et obéissant à ces paroles du maître : allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, ils ont baptisé ceux chez lesquels ils ont reconnu la repentance et la foi, conditions nécessaires du baptême; que Pierre et Philippe ne baptisaient qu'après avoir reconnu la foi des incirconcis qu'ils avaient gagnés à la doctrine du Christ; que, par conséquent, le baptême des enfants est antichrétien. Quant aux prédicateurs de Strasbourg, ils ont détruit quelques erreurs de l'Église romaine; par exemple, le

baptême et la Sainte-Cène, comme sacrements; mais ces deux sacrements sont restés l'objet de beaucoup d'abus.

Malgré cette défense, ils furent laissés en prison. Le rédacteur qui a écrit l'article dans lequel nous puisons ces renseignements, les appelle ironiquement *die Geistlichen*. Ils demandèrent une discussion avec le conseil en présence de toute la communauté; mais le magistrat, redoutant leur influence, ne leur permit que des relations par écrit avec le conseil. Kautz écrivit un petit traité, dans lequel il défendait sa thèse favorite, que Christ a ordonné de ne baptiser que ceux qui ont reçu l'Évangile, et que, par conséquent, on est antichrétien à Strasbourg en baptisant les petits enfants. Les prédicateurs répondirent à cette thèse par une réfutation écrite. Néanmoins il fut relâché et quitta Strasbourg. Il trouva un asile chez une famille dont il instruisit les enfants (XX); mais son état maladif et la renommée des médecins de Strasbourg l'engagèrent à demander la permission d'y rentrer pour se guérir. Les prédicateurs ayant appris cette demande, l'accusèrent devant le conseil : le 16 octobre 1532 ils le dénoncent pour erreurs au magistrat et le supplient de couper court à toutes ces hérésies; ils l'accusent de nier l'efficace de la Sainte-Cène, de soutenir qu'à la fin le diable et tous les condamnés seront sauvés; de dire que ceux qui prêchent l'Évangile à Strasbourg n'ont encore servi à rien, ne peuvent rien faire, et que, sous leur direction, il n'y a jamais eu et il ne pourra jamais y avoir de véritables chrétiens à Strasbourg; de rendre accessible à tous le salut par Christ, et de répondre

impudemment à ceux qui veulent les convaincre, l'Écriture en main : qui peut savoir comment et par qui elle a été écrite ?

Kautz répondit avec modération, sans espérer de justifier ses doctrines, et en affirmant qu'il s'était abstenu de toute espèce de prosélytisme. Les actes ne disent pas s'il rentra à Strasbourg malgré les prédicateurs.

La figure la plus originale et la plus curieuse que nous rencontrions dans cette classe, est celle de Clément Ziegler ; il avait reçu une éducation assez soignée, et, outre les Saintes Écritures, il avait lu beaucoup de livres sur les questions les plus usitées alors ; il se jetait avec passion dans les débats religieux. Le séjour de Carlstadt à Strasbourg en 1524 exerça sur lui une grande influence, et son ardeur l'entraîna jusqu'à lui faire prendre part, comme prédicateur, à la guerre des paysans. Les jardiniers de Strasbourg furent les partisans les plus décidés de sa doctrine. Toujours emporté et irréfléchi dans ses mouvements, il se fit emprisonner à Kork en 1527 pour avoir interrompu le prédicateur en chaire. La même année il se lia avec Denk, Kautz et d'autres anabaptistes. Il fut appelé comme prédicateur à la Robertsau, où il sut s'attirer l'affection des habitants par la beauté de sa voix et surtout parce que le métier de jardinier qu'il exerçait à côté des fonctions pastorales, rendait son entretien peu coûteux.

Ziegler se laissa aller à des spéculations trop élevées pour lui. Esprit assez cultivé et assez bien doué par la nature, il n'avait ni le jugement assez sain, ni les connaissances assez solides pour trouver un contre-poids à son exaltation.

En novembre 1532 il écrivit un livre, qui n'a pas été imprimé, *de la félicité de toutes les âmes*, qu'on n'a pas pu retrouver jusqu'ici, mais qu'on connaît par quelques extraits. Il y proclame la thèse que Dieu est un père rempli de grâce et de miséricorde, qui par Jésus-Christ a sauvé tout le genre humain, et que, par conséquent, on n'a pas à craindre ni la mort, ni le diable, ni la condamnation éternelle. Il repousse en même temps l'accusation d'avoir voulu abolir toutes les cérémonies extérieures du culte; l'autorité prit garde à de pareils principes. Il dut comparaître au synode du 11 juin 1533; il y exposa ses principes plus explicitement : selon lui personne ne doit être persécuté pour ses opinions ou sa foi, si ce n'est les fripons et les scélérats; pour lui il s'en tient aux décisions de l'Écriture; ce qu'il y a surtout de remarquable dans cet acte, ce sont les idées qu'il expose sur la nature humaine; il établit une différence fondamentale entre le corps et l'âme; selon lui la nature humaine n'est autre chose que le diable; néanmoins il ne nie pas l'existence d'un diable personnel, d'après Job, mais il ne croit pas qu'il soit puissant, ni qu'il puisse être sauvé; le corps est encore pour lui le *bouc* dont il est parlé dans la description du jugement dernier; car il ne croit pas que quelques-uns soient prédestinés à être les agneaux et d'autres à être des boucs; quant à l'âme, elle est faite à l'image de Dieu; le corps sera détruit, mais l'âme, à cause de sa nature, ne pourra pas être condamnée à périr avec lui.

Le 19 juin 1534, Ziegler dût quitter Strasbourg, et on lui défendit d'enseigner de pareils principes; à partir de cette époque Ziegler perdit son influence, et ses par-

tisans persécutés durent quitter Strasbourg ou renoncer à leurs doctrines.

Les anabaptistes prophètes ou fanatiques.

Il fallait une époque aussi agitée que celle qui suivit la renaissance et la réforme, pour former des hommes aussi exaltés et aussi fanatiques que ceux que nous allons étudier : ce sont encore des artisans comme dans la première classe ; mais ce sont des artisans formés à une autre école que les premiers. C'étaient des fugitifs du parti qui, en 1534, fonda à Münster un royaume d'anabaptistes, et qui vinrent à Strasbourg pour y fonder une nouvelle Jérusalem ; nous trouvons ici un élément que nous avons rencontré en germe dans les autres classes, c'est l'élément politique ; ce sont en outre des gens d'une trempe de caractère peu commune, d'un génie bouillant, possédant tout ce qu'il faut pour séduire la foule, et agissant sur elle par ses prédications, ses livres, ses manuscrits.

Leur chef était Melchior Hoffmann, pelletier, de Halle, en Souabe ; dès 1523 il parcourut comme prédicateur les Pays-Bas, la Suède, la Livonie, le Danemarck, le Holstein, la Frise et la Westphalie. Il se lia avec les anabaptistes des Pays-Bas ; il arriva à Strasbourg en 1531 (XV), y publia beaucoup d'ouvrages anonymes et se posa avec beaucoup de confiance comme prédicateur du peuple et comme prophète ; il eut des partisans nombreux, surtout dans les basses classes de la société, qui ont toujours aimé les bouleversements et les choses extérieures.

Dès 1530 avait paru à Strasbourg une pièce assez curieuse, la Prophétie de Venturinus. M. Rœhrich croit reconnaître Hoffmann sous ce pseudonyme; il imite le style des prophètes de l'Ancien Testament; nous en donnons un extrait : Jésus-Maria. Voici la vision que moi, Venturinus, j'ai eu du ciel. J'ai entendu une voix qui m'a appelé par mon nom de Venturinus, comme un fils bien-aimé et qui m'a dit : Parle ainsi au conseil et au peuple de Strasbourg ; dis-leur de se convertir et de s'abstenir de leurs erreurs et de leurs péchés. Je veux envoyer un homme[1] afin qu'il soit dit au peuple de Strasbourg ce qui a été dit aux autres rois impies que tu as vus..... et que je parlerai à l'homme face à face comme au temps de Moïse..... Dis-leur d'écrire à Martin Luther, de l'appeler leur père et leur frère, de lui dire de ne pas trop se fier à sa sagesse, car lui aussi est dans l'erreur[2]; de l'engager à venir à Strasbourg après avoir annoncé le royaume de Dieu, et il lui sera dit ce qu'il aura à prêcher; Venturinus fait suivre le récit de cette vision de menaces terribles[3], si le conseil,

---

1. N'y aurait-il pas une certaine analogie entre ce Venturinus et cet homme qui doit venir ? Quant à ce dernier, nous le connaissons par une lettre envoyée par Cornélius Poldermann au conseil de Strasbourg en 1533, mais rédigée et écrite par Melchior Hoffmann, et dans laquelle nous lisons : *Im Jahr* 1533 *hat euch Gott gesandt den frommen Melchior Hoffmann....* Act. XXIII.

2. Act. XXII. *Der Luther sei selbst in dem Teufel verstockt, hab' ihm selbst ein Abgott gemacht mit dem Sacrament.*

3. Act. XXIII. *Gott wird ein solches* (la persécution des anabaptistes) *an euch und euern Kindern heimsuchen, wie denen zu Jerusalem geschah.* Ces analogies et l'esprit général de la pièce permettent de croire avec M. Rœhrich que la prophétie de Venturinus a été écrite par M. Melchior Hoffmann. Seulement la date de son arrivée à Strasbourg ne coïncide pas

le peuple et Luther n'obéissent pas. Il fait des promesses magnifiques aux villes qui obéiront; il accorde un délai de trois jours à Luther pour répondre s'il viendra ou non. Quant à lui, il doit rester à Strasbourg et attendre la réponse de tous sous peine d'être frappé de la malédiction divine.

En 1533, le 11 juin, Melchior Hoffmann parut devant un synode composé de Bucer et d'autres théologiens. Il avait publié auparavant un livre dans lequel il se posait avec une grande assurance comme le serviteur du Tout-Puissant, le témoin de Jésus-Christ, choisi par Dieu pour annoncer le véritable évangile à Strasbourg d'abord, puis au monde entier. Il mêle à ces prétentions des prédictions singulières. De même que Rome est la Babylone spirituelle, de même Strasbourg est la Jérusalem spirituelle. De cette Jérusalem sortiront 124,000 messagers pour porter à tout le monde l'alliance et le baptême d'eau; ces événements doivent arriver l'été même; mais auparavant Strasbourg doit être frappé de bien des malheurs.

Il présenta au synode quatre articles « damnables »

---

avec la date de sa prophétie. M. Rœhrich, dans l'introduction dont il fait précéder ses documents, fait arriver M. Hoffmann à Strasbourg en 1529, date qui permet de lui attribuer cette pièce; le nom de Hoffmann ne paraît qu'au synode de 1533. M. Hoffmann y est désigné comme un inconnu (*damalen war einer, genannt Hoffmann*). Or, avec le caractère de Hoffmann on ne comprendrait guère qu'il soit resté quatre ans à Strasbourg sans avoir eu des démêlés avec les magistrats, à une époque où Sattler, Marpeck, Kautz et Rebly avaient été bannis. Il est vrai qu'on peut supposer un séjour à Strasbourg entre 1529 et 1531, pendant lequel il serait resté inconnu et aurait lancé sa prophétie, qui, nous l'avons vu, semble le désigner assez spécialement.

dans lesquels il prétendait que le Fils de Dieu n'avait pas notre nature en lui, qu'il ne l'avait pas reçue de Marie, qu'il était par lui-même devenu chair, autrement il aurait participé à la nature condamnée d'Adam. Que le salut en Christ a été donné à tous, parce que tous sont soumis au péché originel et ont également besoin de la grâce; c'est pourquoi Dieu a élu tous les hommes pour la vie éternelle et tous ont le pouvoir de devenir enfants de Dieu.

Dans le troisième article il prétend que tous ceux qui ont reconnu le Christ participent à son christianisme, mais que s'ils viennent à pécher sciemment, ils n'ont désormais aucun pardon à attendre. Enfin venait la thèse favorite des anabaptistes que le baptême des enfants vient du diable et qu'il ne peut être toléré par aucun chrétien (XV). Dans le même synode il répète plus tard toutes ces thèses et ajoute qu'on ne doit adresser aucune prière spéciale au Fils et au Saint-Esprit et qu'on ne doit prier que le Père seul (XXI). Il se défend vivement contre l'accusation de sédition. Les jours de fête il va se promener autour de la ville, pour qu'on ne puisse pas dire qu'il ameute le peuple (XXII). Son idée fixe est que personne n'a encore prêché le véritable Évangile, ni les prédicateurs de Strasbourg, ni les autres anabaptistes. Parmi ces derniers, ajoute-t-il, il y a beaucoup de mauvais sujets, qui se font passer pour frères, qui tranchent la tête à leurs propres frères, tuent leurs femmes, et font tout pour satisfaire leurs caprices et leurs passions; il en cite plusieurs; il leur a souvent dit ce qu'il pensait d'eux; mais la ville de Strasbourg n'a rien à craindre d'eux : il ne souffrira aucune

tentative criminelle ; il donnerait sa tête pour la ville, si ce sacrifice pouvait lui être de quelque utilité.

Il fut condamné à la prison perpétuelle (été 1533). Les anabaptistes de Münster lui envoyèrent Cornélius Poldermann, qui arriva à Strasbourg vers le milieu du mois d'octobre. Un mois après il comparaissait devant le conseil pour lui avoir écrit une lettre insultante. Il dit qu'il était venu parce que Melchior Hoffmann était malade et sans secours ; qu'il avait écrit cette lettre en route, comme son cœur la lui avait dictée, sans aucune intention blessante ; que ce sont au contraire Bucer et les autres prédicateurs qui insultent et calomnient, et que le premier n'a mis que des mensonges dans le livre qu'il a publié à propos de Melchior Hoffmann (*quid de baptismate infantium juxta scripturam Dei sentiendum, etc. Argent.*, 1533).

Il eut des communications avec Melchior Hoffmann, qui avait alors la permission de recevoir des visites, et qui aimait assez la conversation de Bucer, de Hédion et d'autres. Hoffmann lui dicta une lettre adressée au nom de Poldermann au conseil de Strasbourg, dans lequel ce dernier lui demandait la permission de le visiter pour lui parler et prendre sa réponse ; il lui rapportait, disait-il, des nouvelles de sa femme et avait différentes affaires à régler avec lui ; il insistait surtout parce que Hoffmann était malade, et s'étonnait qu'on ait si peu d'égards à Strasbourg pour un homme aussi inoffensif que Hoffmann ; et il ajoutait cet argument curieux qu'en Westphalie les principes de Melchior Hoffmann, qui à Strasbourg passent pour hérétiques, sont reconnus publiquement comme vrais. Cornélius ne

réussit pas à le faire élargir; il paraît que les relations qu'il eut dans sa prison avec Bucer, Hédion et d'autres, le silence de son cachot, le firent un peu rentrer en lui-même et lui firent faire quelques concessions; il désapprouva vivement la conduite de Claus Frey. Mais les visions et les espérances ne pouvaient le quitter; il fixa l'année 1534 comme celle de la réalisation de ses rêves. Cette année verra la fin de sa dure captivité, dans laquelle il n'a pas la consolation de voir un rayon de soleil; mais avant que cette nouvelle Jérusalem puisse s'édifier, tout l'édifice des prêtres doit crouler. Dans la même année 1534, en septembre, il publie un petit livre pour mettre au jour, dit-il, les calomnies de Bucer et de Capiton; il prétend que ce livre s'est répandu contre sa volonté et entremêle à sa justification de nouvelles rêveries. Il se donne pour le prophète Élie qui devait venir; il est le dernier prophète, il n'en viendra plus après lui; son livre avait été écrit sous le pseudonyme de Caspar Beck, nom qu'il avait pris pour imiter les 12 apôtres, qui changèrent aussi de nom. En 1535 il fait dire (XXVI) que la ville de Strasbourg doit se munir de vivres et de provisions, car elle sera en proie à la disette et à la famine. Dieu viendra dans la troisième année de sa captivité; la ville, ajoute-t-il, n'a rien à craindre des anabaptistes; ceux qu'elle doit craindre sont ceux qui convoitent les biens des prêtres; toutes les villes d'Allemagne seront plongées dans la désolation; Strasbourg sera le type de toutes les autres; mais lorsque les bouleversements seront calmés, la bannière de la justice divine partant de Strasbourg, parcourra le monde entier; l'esprit lui révèle un ébranlement qu'on

sentira dans toute l'Allemagne; les prédicateurs n'ont qu'à se convertir, « ils sentiront trop tard la fausseté de leurs doctrines.»

Ces prophéties ne pouvaient guère contribuer à améliorer sa situation; sa captivité n'était pas des plus douces; en 1536 il se plaint (XXVII) au conseil de ce qu'on ne lui donne que du pain dur et de l'eau bourbeuse; il est fatigué des mauvais traitements et des mauvaises paroles; il demande à changer de prison. Le conseil ne souscrivit pas à cette demande, mais recommanda au geôlier de le mieux traiter à l'avenir et de lui servir ce qu'il voudrait. C'est à cette époque qu'arriva à Strasbourg la nouvelle de la catastrophe de Munster; on lui mit entre les mains une brochure qui rendait compte de ces tristes événements. Cette chute lui causa une vive douleur; il feignit d'avoir mal aux yeux et de ne pas avoir lu le livre, pour cacher un instant les sentiments qu'il éprouvait; puis il se consola de cette chute et répondit: je ne m'en étonne pas: ce qui n'est pas de Dieu ne peut durer.

Le conseil était fatigué de ses prédictions continuelles; malgré cette espèce de soumission et de résignation, on ne lui laissa plus de papier; alors il écrivait sur la marge et tous les endroits blancs des livres qu'on lui laissait; on lui retira aussi les livres. C'est alors qu'il écrivit sur vingt-quatre draps, on ne sait de quelle façon. Dans les actes publiés par M. Rœhrich se trouvent deux documents écrits sur deux de ces draps. L'un est une lettre au conseil, l'autre une lettre aux théologiens de Strasbourg. — Dans la première il se plaint encore des mauvais traitements qu'on lui fait subir: on le laisse geler

de froid, dit-il; mais ce dont il se plaint surtout, c'est le manque de charité des prédicateurs de Strasbourg, qui, pour quelques discussions de peu d'importance, se sont séparés de lui; pour lui, il a toujours désiré l'unité; il a toujours souhaité de faire partie de l'église de Strasbourg, choisie par Dieu pour être la Jérusalem céleste, la patrie des véritables apôtres de Dieu; il ne peut donc pas être hostile à cette cité élue; il termine en demandant une entrevue aux prédicateurs.

Dans la seconde lettre il se plaint de son abandon; il engage les prédicateurs et les théologiens à n'avoir contre lui ni haine ni ressentiment; qu'ils se revêtent comme lui d'armes spirituelles, comme de véritables champions du Christ, et qu'ils lui accordent un entretien amical. Probablement on ne lui accorda rien; il avait déjà, à ce qu'il paraît, tenté de s'évader; car le magistrat dit (XXXV) qu'il ne peut plus se fier à lui; on le regarde désormais comme un impénitent; en 1539 deux anabaptistes demandèrent la permission de le visiter, dans l'espérance de le convertir, à la condition que si Hoffmann refusait, ils abjureraient leurs erreurs. Ces étrangers désiraient que le conseil n'en sût rien : la chose lui fut rapportée et il ne permit que des communications écrites d'une manière fort peu gracieuse. Sur l'insistance des anabaptistes et sur la recommandation de Bucer, qui affirma que l'un d'eux avait déjà fait plusieurs conversions, le conseil permit une entrevue en présence de deux délégués; mais il n'accorda pas une troisième demande concernant une entrevue sans témoins. Le conseil promit autant d'entrevues qu'on voudrait en présence de deux de ses membres délégués. Hoffmann tint bon,

et après quatre séances de cinq heures chacune, il fallut renoncer à obtenir un résultat. Cette tentative échoua, si toutefois c'était une tentative sérieuse.

La position de Hoffmann ne fut pas améliorée; on mit un terme à ses communications avec le dehors; sa captivité devint plus dure, et il mourut en prison à peu près en 1543.

Une individualité plus curieuse encore que celle de M. Hoffmann est celle de *Claus Frey*, pelletier de Windsheim en Franconie (XXII). Il avait à Windsheim une femme dont il avait eu huit enfants. Il abandonna sa femme et ses enfants, qui ne partageaient pas ses opinions; il rencontra d'abord à Bamberg, puis à Nuremberg, une veuve qui avait déjà eu deux maris, Élisabeth Pferzfelderin, anabaptiste exaltée, qu'il prit pour femme. Dans l'article XXV, écrit par Capiton, elle raconte assez naïvement comment l'esprit la poussa à se livrer corps et âme à Claus Frey, quoiqu'elle sut fort bien que ce dernier avait une femme et des enfants. Il arriva avec cette Élisabeth Pferzfelderin à Strasbourg, en 1532; le 14 mai 1533 tous deux comparaissaient devant la justice à cause de leurs rapports illicites; tous deux prétendent que le mariage est valide devant Dieu, parce que c'est l'esprit qui les y a poussés; Claus Frey l'appelle *eheliche Schwester*, et tous deux allèguent en outre pour raison que la première femme de Frey refusa de cohabiter avec lui à cause de ses principes anabaptistes; cette union ne trouva pas grande faveur auprès des anabaptistes de Strasbourg. Le 19 mai Claus Frey fut puni d'une amende; on lui enjoint aussi, comme le veulent Valentin Goldschmidt et Melchior Hoffmann, de renvoyer sa

sœur ; il répond que c'est réellement sa femme devant Dieu et qu'il n'a pas d'argent pour payer l'amende. Il réclame en même temps une nouvelle audience des magistrats. Dans une nouvelle audience il dit que des huit enfants qu'il a laissés à Windsheim trois sont morts ; il raconte les circonstances de son départ ; on ne voulait plus le souffrir à Windsheim ; condamné à une abjuration humiliante de ses opinions, il demanda conseil à sa femme, qui lui dit de quitter le pays pour éviter d'autres persécutions, en lui promettant de le rejoindre. Elle refusa d'abord malgré les demandes pressantes qu'il lui faisait, puis vint le trouver avec ses enfants pour le persuader de retourner à Windsheim. Mais peu soucieux de retomber entre les mains des persécuteurs et croyant que sa femme voulait le trahir et se débarrasser de lui, il lui laissa sa fortune et l'abandonna après lui avoir en vain demandé les enfants ; c'est alors qu'il prit sa nouvelle femme. Plus tard on lui présenta de nouveau sa femme avec ses enfants ; il la repoussa disant qu'elle était du diable.

Ce qui est plus triste encore que ces faits scandaleux, ce qui montre encore mieux jusqu'à quel point l'exaltation et le fanatisme peuvent pervertir la raison, ce sont les spéculations bizarres qui s'y sont mêlées et qu'on dirait écloses au fond d'une maison d'aliénés.

« Si je veux être un vrai disciple de Christ, écrit-il à son Élisabeth, je dois d'abord haïr ma femme, mes enfants, ma maison, mon propre corps et ma propre vie.... je dois être mort à toute ma vie passée, commencer une vie nouvelle, spirituelle et divine.... Cela doit se manifester dans mon ancienne femme, qui a été au-

trefois ma vie.... Voilà pourquoi je dois la haïr.... Ma femme est l'antique serpent du démon, et toi la femme dont la semence doit lui briser la tête ; c'est moi qui dois être cette semence ; maintenant regarde bien la parole de Dieu, qui vient de la foi, qui doit fouler aux pieds l'incrédule qui est ma femme. Cela a dû arriver, car je ne l'ai pas fait, mais Dieu qui vit en moi, comme moi je vis en lui. »

Sa confession de foi est encore plus singulière : les sacrements administrés comme ils le sont, viennent du diable. Toute l'Écriture parle seulement de lui, de son ancienne femme et de sa nouvelle. Il est la semence spirituelle qui doit fouler aux pieds la semence corporelle, représentée par son ancienne femme. Le chef et le prince de l'impiété c'est sa femme représentée par Saül, sa sœur Élisabeth est David. Pour lui, il est Jonathan en esprit, et il a contracté avec David une alliance éternelle. L'accomplissement parfait de son œuvre, c'est que, comme croyant, il a laissé sa première femme, pour en prendre une autre.

La foi, la perfection et l'amour chrétien du prochain consistent en ce que son Élisabeth persiste dans son amour pour lui ; qu'elle soit un agent de Dieu par laquelle l'homme bon et pieux puisse s'améliorer et que la foi soit tout autre chose que ce qu'enseignent les prédicateurs. Son Élisabeth est nommée à bon droit la mère des croyants, car elle est un des apôtres de la vraie foi chrétienne ; plus loin il se compare à Jésus-Christ, et son Élisabeth à Marie.

Ces bizarreries et d'autres pareilles, qu'il soutenait avec un sérieux et une conviction à peine croyables, ne

pouvaient lui prêter l'appui des autres anabaptistes de Strasbourg. M. Hoffmann désapprouve hautement sa conduite; les autres anabaptistes de Strasbourg ne le traitaient pas mieux; seul, abandonné de tous, livré à lui-même dans sa prison, prévoyant le sort qui l'attendait, il conservait dans cette solitude, qui aurait dû l'éclairer et lui rendre la raison, toute son exaltation et tout son fanatisme; en vain sa femme alla pleurer auprès de lui; en vain elle amena avec elle ses enfants en larmes; il fut sourd aux prières et aux menaces; en vain le conseil lui promit-il d'oublier tous ses crimes passés, s'il consentait à reprendre sa première femme; tout fut inutile; on le retira même du sombre cachot où il se trouvait pour le mettre à l'air, dans une prison plus saine et moins rigoureuse, pour guérir un peu son cerveau malade; son frère, le frère de son Élisabeth, virent aussi toutes leurs tentatives échouer. Le 21 mai 1534, le conseil le condamna à être noyé. Cette sentence ne l'épouvanta pas : chacun a son Judas, dit-il à la fille du geôlier en lui montrant l'envoyé qui lui annonçait la sentence. Jusqu'au jour de l'exécution il montra une grande sérénité d'âme; pendant le trajet de la prison jusqu'au pont d'où on devait le précipiter dans la rivière, il parla continuellement de ses doctrines, des erreurs des prédicateurs de Strasbourg, s'appela la vraie pierre de l'angle sur laquelle seule il peut être bâti; il refusa les consolations et les prières, et au moment où il tombait, il prononça encore le nom de Jésus.

Melchior Hoffmann approuva la sentence qui l'avait condamné. Élisabeth Pferzfelderin ne fut pas beaucoup effrayée de sa condamnation; elle espérait que Dieu ne

laisserait pas périr son saint, et qu'un miracle le sauverait de la mort. Lorsqu'elle apprit qu'il était bien réellement mort, elle fut pendant trois jours si agitée qu'on craignit pour sa raison, et après quelques jours de fanatisme violent, pendant lesquels elle se proclama la mère des croyants et représenta Frey comme Jésus-Christ lui-même, elle revenait à de meilleurs sentiments, se reconnut comme une grande pécheresse et fit pénitence.

Pendant que Melchior Hoffmann s'abandonnait à ses visions et à ses rêveries au fond de son cachot, ses partisans restaient à Strasbourg; les communications qu'il parvenait à avoir avec eux en secret, entretenaient leur fanatisme et leur exaltation. Le premier mandat de 1539 n'était plus en vigueur; on faisait comparaître de temps en temps quelques sectaires devant un tribunal (XXVI), mais il n'est pas question qu'on les ait punis sévèrement. Le conseil sentait la nécessité d'agir avec plus de rigueur; en 1535, le 28 avril, un nouveau mandat fut lancé contre eux; ce n'est que la reproduction de celui de 1529; on y interdit toute espèce de relation avec les sectaires; défense expresse à tous les bourgeois ou étrangers de les recevoir chez eux, de les héberger; chaque bourgeois est tenu de faire baptiser ses enfants dans un délai fixé; et pour ôter aux anabaptistes le prétexte que la corruption des mœurs des Strasbourgeois les éloignent de l'église, on punit d'amende ceux qui, le dimanche, pendant l'heure des services, vont se promener dans les rues, les cimetières, courent les auberges, y boivent, y jouent, y dansent, ou vont chasser ou se livrer à d'autrer travaux semblables. Il paraît que ce mandat ne fit

pas grand effet et ne fut pas très-sévèrement exécuté; deux années après (1537) les visionnaires augmentent; les principes subversifs sont de nouveau proclamés (XXIX): un mari a le droit de chasser sa femme, si elle ne partage pas ses opinions, et d'en prendre une autre; cependant les anabaptistes se recommandent réciproquement la prudence; Jost annonce que les doctrines du pape et de l'empereur seront de nouveau en vigueur à Strasbourg; il prédit des luttes sanglantes entre les autorités et les sujets; des femmes ont des visions apocalyptiques; quelques anabaptistes laissent leurs femmes pour en prendre d'autres; les conciliabules recommencent, et une assemblée est surprise dans une forêt entre Schlestadt et Benfeld en 1538 (XXXIII).

Le 23 mars 1538, un nouveau mandat plus sévère est lancé (XXXII); l'autorité aurait pu punir les sectaires par la prison et le glaive; elle ne l'a pas fait; mais comme son indulgence dans les premiers mandats n'a produit que de la désobéissance, et que les anabaptistes chassés reviennent à Strasbourg en dépit du respect dû aux ordres de la ville, le conseil prononce plus formellement le bannissement de tous les sectaires; ceux qui reviendront et qui seront repris, seront emprisonnés pendant un mois et mis au pain et à l'eau, puis chassés de nouveau. Une deuxième apparition sera punie par le fer rouge et une troisième par la mort.

Le 9 avril 1540, l'autorité dut lancer un nouveau mandat (XXXVI); ce dernier avait eu le sort des deux autres; cette fois-ci, tous les anabaptistes dont on s'empare sont obligés de se convertir, ou de jurer ou promettre qu'ils quitteront la ville et la banlieue; la prison

ou la mort, suivant la gravité du cas, sont prononcées contre tous ceux qui ne se conformeront pas à ces conditions; on menace de punitions sévères tous ceux qui leur prêteront asile ou les nourriront.

Beaucoup furent arrêtés; mais malgré les efforts des théologiens, il y eut plus d'exilés que de convertis (XXXVII).

A partir de cette époque, l'exécution plus sévère des mandats, l'impossibilité des relations avec M. Hoffmann, l'extinction du parti en Westphalie, firent disparaître peu à peu l'anabaptisme à Strasbourg; en 1543, à l'époque de la mort de M. Hoffmann, si le parti existait encore à Strasbourg, il devait être bien faible, et être revenu à des sentiments plus modérés.

CONCLUSION.

Nous ne jugerons pas les anabaptistes au point de vue de la critique sévère de notre époque; il faut faire la part des circonstances et de l'époque à laquelle ils ont vécu. Celui qui, tranquillement assis sur le rivage, suit la marche incertaine du vaisseau emporté par la tempête, ne doit pas juger des talents du pilote par les écarts de son vaisseau; les périodes de révolutions amènent toujours des égarements pour lesquels il faut montrer une indulgence d'autant plus grande que presque toujours ces égarements ont un rôle providentiel. Il faut reconnaître aussi qu'au milieu de ce fouillis

d'idées bizarres et de systèmes insensés qui ont passé sous nos yeux, on trouve çà et là des idées que les siècles suivants ne devaient pas dédaigner de relever et de revendiquer ; presque tous les anabaptistes réclament avec énergie la liberté de la conscience ; et, certes, c'est déjà beaucoup à une époque où la Réforme, après avoir secoué le joug romain, s'était hâtée d'enfermer ses adhérents dans des chaînes aussi étroites que celles de Rome.

Comme apparition historique, cette secte est une protestation énergique contre le dogmatisme exclusif qui avait remplacé l'autorité romaine ; comme système, nous en tirons des enseignements d'une portée plus profonde et plus pratique. L'Écriture est un chemin qui conduit à la vérité entre deux abîmes également profonds et insondables : les anabaptistes sont tombés dans l'un de ces abîmes ; l'interprétation littérale qui les a perdus est aussi dangereuse que celle qui, se dégageant complètement de la forme et de la lettre, se perd en efforts stériles ou impuissants ; voilà ce qui ressort le plus de cette courte histoire ; nous pourrons dire aussi que l'interprétation littérale n'est jamais qu'un prétexte, peut-être à l'insu de ceux qui la pratiquent, pour donner libre carrière à l'imagination et à la raison.

Point de système exclusif et absolu dans l'interprétation d'un livre qui est un livre de vie et non un livre de systèmes ; telle est la leçon que nous donne notre travail. Et maintenant que notre époque est calme et tranquille, et que depuis longtemps les derniers bruits de l'orage ont cessé, c'est le moment pour nous de jeter les yeux sur les écarts de nos devanciers,

de profiter de leurs erreurs, de nous enrichir de toute l'expérience du passé, et, forts de ce secours, de travailler bravement à notre tâche, et d'apporter, si nous le pouvons, chacun notre rayon de lumière pour éclairer ce qui reste encore d'obscur dans le trésor de vie des Écritures.

THÈSES.

I.

C'est un trop grand attachement à la lettre qui a fait exagérer à Luther la valeur de la Sainte-Cène, et aux anabaptistes celle du baptême.

II.

Cet attachement à la lettre provient de la réaction contre l'autorité de l'Église et de la tradition ; la définition de ces deux sacrements dans le sens du formalisme a eu pour cause la tendance naturelle au cœur de l'homme à mettre sa conscience en repos au moyen de pratiques et d'observances faciles.

III.

Il ne faut pas chercher dans ces deux sacrements un effet magique et instantané.

IV.

Le baptême nous incorpore à l'Église : il est pour nous le signe de la grâce en ce sens qu'il nous introduit dans une société dont les membres ont pour but de s'aider mutuellement dans l'œuvre de leur perfectionnement et de leur salut.

V.

Toute tendance à voir dans les symboles de l'Église une puissance magique, instantanée et fatale peut devenir dangereuse pour certains esprits exaltés.

VI.

Il est vrai que le Nouveau Testament semble quelquefois attribuer la communication du Saint-Esprit à l'influence d'un acte symbolique extérieur. Le peu de précision des textes ne nous permet pas d'en saisir la portée, et l'esprit général du Nouveau Testament nous permet de les considérer comme faits typiques.

VII.

Dans la Sainte-Cène le fidèle ne reçoit autre chose que la substance même de l'enseignement chrétien, à savoir l'assurance de la grâce et de la miséricorde infinies de son Dieu.

VIII.

Un écueil grave pour la théologie, c'est d'oublier sans cesse que les auteurs de la Bible parlent un langage figuré très-énergique et de ne savoir réduire ce langage à sa juste valeur.

Vu :
6 juin 1860.
Le president de la soutenance,
CH. SCHMIDT.

Permis d'imprimer.
Strasbourg, le 8 juin 1860.
Le Recteur de l'Académie,
DELCASSO.